

## S'ajuster

En ce mois de juillet 2050, l'atmosphère est à la récolte du blé. Comme tous les matins, Suzanne longe l'avenue Jean Jaurès qui la conduit à « La belle Denise », la concession à laquelle elle est affiliée. Elle aime l'ambiance fraternelle de cette ferme urbaine qui regroupe aussi bien des gens valides que des personnes en fauteuil roulant et mêmes quelques cassés de la vie. Des postes de travail sont aménagés en fonction des handicaps, et les coopérateurs sont d'accord pour laisser des temps de pause à ceux qui en ont besoin. Ils ne se verraient pas manger à leur faim quand leurs voisins n'auraient rien, aussi ils préfèrent que ces voisins soient avec eux dans la concession : leur participation est appréciée.

La Belle Denise est une des nombreuses concessions de la ville. On y cultive aussi bien du blé que des légumes, on y élève cochons et volailles, ainsi qu'un âne qui aide au transport de matériel ; et on y fait pousser des arbres, fruitiers ou bois d'œuvre. Suivant les principes de la permaculture, on associe par parcelles des cultures complémentaires. En juillet, on y récolte carottes et poids, betteraves et radis, melons et tomates : l'été récompense le labeur de printemps.

Arrivée sur place, Suzanne rejoint les collègues. Après un court échange de nouvelles, elle se met à l'œuvre, faucille à la main pour une récolte sélective dans cet enchevêtrement de cultures. Grâce au couvert forestier, la chaleur reste raisonnable malgré la forte canicule des derniers jours. Le travail est joyeux. Aussi, certains entonnent des chansons de Mehdi, reprises à mi-voix par leurs compagnons. Mehdi, la cinquantaine passée, est un artiste-compositeur de musiques qui accompagnent si bien les divers travaux agricoles. Travailler en chantant apporte à la fois entrain, bonne humeur et cohésion d'équipe : aussi, les talents de Mehdi sont grandement appréciés à la Belle Denise.

Cet environnement bienveillant convient bien à Suzanne, de nature plutôt discrète. Elle apprécie les relations humaines, mais se met rarement en avant. C'est pour cela que trois ans plus tôt, elle s'est mise au théâtre. Elle a choisi la troupe dirigée par Georges, un quadragénaire plein d'allant qui écrit les pièces qu'il met en scène.

En ce moment, la pièce qu'ils travaillent est une comédie où trois amis très timides en amour, Amadou, Bertrand et Christian se prêtent assistance pour parvenir à séduire leurs

désirées, Diane, Eyrine et Flora. Georges a imaginé des situations cocasses où les quiproquos s'enchaînent. Suzanne, qui interprète Flora, ne se sent pas toujours très à l'aise dans son rôle, à certains passages de la pièce. Mais Georges, qui commence à bien la connaître, sait détendre l'atmosphère de son beau rire franc.

Tout en coupant les gerbes, Suzanne se met à penser à l'entretien de vendredi avec Philippe, un journaliste en retraite. Depuis six mois qu'elle a débuté sa thèse en sociologie, elle avance dans l'élaboration de sa problématique. Elle sait ce qu'elle cherche : comprendre ce qui bloquait dans les années 2000, pourquoi les gens étaient aussi immobiles par rapport aux dérèglements climatiques en cours.

Son moteur dans la vie : la connaissance ! Comprendre mieux les gens, la manière dont ils vivent et surtout dont ils pensent. Ce n'est pas pour rien que sa seconde activité est la sociologie. Elle profite du rythme des journées, travail le matin à la ferme, après-midi studieuse pour avancer dans sa thèse.

L'activité de récolte de ce matin n'est pas trop technique, aussi Suzanne en profite pour laisser sa pensée vagabonder. Elle a remarqué que ces moments-là sont souvent propices aux idées. Alors dans cette belle lumière du matin, elle se laisse bercer par le mouvement de la faucille.

- Suzanne, l'interpelle David, tu m'aideras à rassembler la paille cet après-midi ? Avec ce qu'on a là, j'en aurai assez pour ma maison.

Suzanne interrompt ses pensées et sourit au jeune homme

- As-tu déjà trouvé la terre nécessaire à l'enduit ?

- Oui, chez mon voisin Tony

- Alors volontiers, je t'aiderai cet après-midi. Mais à 18h, j'ai mon cours de théâtre.

- Merci beaucoup, et pourras-tu te joindre à nous samedi pour isoler les murs de ma maison ?

- Normalement oui. Je te confirmerai.

Ces chantiers participatifs lui plaisent bien, d'autant plus que l'usage veut que l'intéressé offre un dîner en échange du service rendu, source de belle convivialité.

Après la récolte commune, Suzanne part s'occuper de son potager et de ses poules. Dans sa parcelle, elle retire quelques herbes, remet de la paille pour conserver l'humidité du sol et arrose, puis nourrit les poules.

Retentit alors la cloche du déjeuner. A la Belle Denise, les matinées de travail se ponctuent d'un déjeuner pris en commun. A tour de rôle, les adhérents se dévouent pour préparer une base de repas : marmite ou salade, que l'on complète avec des fruits de saison. Le foyer est assez vaste pour contenir les tables nécessaires à la cinquantaine d'adhérents. Avec ses murs en terre crue et sa couverture en fibres végétales, il y règne une relative douceur malgré la chaleur extérieure.

- Alors Suzanne, interroge Gilles, où en es-tu dans tes recherches ?

- J'avance. Pas très vite, mais j'avance.

Suzanne a déjà rencontré plusieurs témoins de cette époque. Au récit de la crise des gilets jaunes et du confinement de 2020, elle a compris qu'à l'époque, il y avait une sorte de foi en L'État : chacun attendait de L'État qu'il réponde à ses attentes, comme assurer la sécurité ou maintenir les prix bas de l'essence.

- J'ai déjà rassemblé beaucoup d'éléments, reprend Suzanne. J'ai compris la foi en L'État à l'époque. Mais cette foi n'explique pas pourquoi les gens de l'époque ne se sont pas mobilisés pour demander à L'État d'engager vraiment son action contre le dérèglement climatique. Alors je continue.

- Mais as-tu compris pourquoi, à partir de crises pétrolières des années 1970, les gens ont accepté aussi facilement le développement du chômage de masse et la mise à l'écart des quartiers d'habitat social ? Cela s'accordait mal avec L'État Providence, de laisser autant de citoyens de côté.

Gilles est un intellectuel nourri à la doctrine sociale de l'Église, avec des idées comme la destination universelle des biens ou le principe « chacun contribue suivant ses moyens et reçoit suivant ses besoins ». Fêru d'histoire, il s'applique à chercher l'origine des crises sociales. Il partage avec Suzanne ce désir de comprendre ses contemporains.

- Non, pas vraiment. Je pressens qu'il y a là un élément important, mais je ne perçois pas le lien immédiat avec la non prise en compte du dérèglement climatique.

- Pour moi non plus, répond Gilles, le lien n'est pas évident. A part bien sûr une certaine apathie et un certain fatalisme dans la population française de l'époque.

- Bien sûr, l'immobilisme de l'époque a sûrement joué un certain rôle. J'y repenserai. Peut-être la rencontre ce vendredi avec Philippe m'apportera des éléments nouveaux. En attendant, je vais aider David à rassembler la paille pour sa maison.

Après cet après-midi de labeur, Suzanne rentre chez elle, dans son appartement partagé avec deux autres jeunes professionnelles, Fatima qui est violoniste et Martha qui travaille à l'hôpital. Elles sont toutes deux à la concession « Flores-ton vert ». Elles préfèrent l'ambiance plus individualiste de cette concession, avec peu de champs communs : leurs horaires variables rendent plus difficile le travail en groupe.

Ce soir, Martha est de garde, aussi Suzanne et Fatima mangent ensemble : l'une s'est préparé un potage clair aux pâtes, l'autre des pâtes au pesto. Le prochain concert de Fatima est prévu dans dix jours : ses soirées sont calmes cette semaine.

Le dîner terminé, toutes deux se rendent à la médiathèque de quartier. Fatima se dirige vers la salle de film, attirée par l'ambiance bon enfant des « Ramollos font du pédalo ». Suzanne se rend comme à son habitude à la salle jeux de société, située tout au fond du bâtiment, à l'écart des salles de lecture, car les parties sont parfois bruyantes...

Suzanne arrive à temps pour débiter avec quatre autres personnes, une partie de la « Course aux haricots », jeu rapide et ludique : le soir, elle aspire à des activités moins cérébrales. A la fin de la seconde partie, Suzanne a la surprise de voir Georges venir à elle.

- Avant la répétition de demain, j'aimerais revoir avec toi le passage du bar. Tu as toujours un blocage au moment où Flora est attablée avec Amadou, que les langues se délient mais que Christian entend tout.

- Tu sais que je suis toujours mal à l'aise de dire du mal de Christian devant lui, explique Suzanne. Et nous jouons dimanche : nous n'avons plus beaucoup de temps !

- En tous cas, un homme qui sait créer de l'émotion, j'en connais un : grâce à moi, te voilà toute tendue !

Suzanne sourit : elle aime bien cet humour. Mais elle sent bien son pouls s'accélérer : aura-t-elle la force de jouer dimanche ?

La semaine passe ainsi, entre l'impatience du vendredi et l'appréhension du dimanche. Fort heureusement, les matinées à la concession rythment les journées et modèrent l'inquiétude.

Enfin le vendredi arrive et Suzanne se présente à la concession souriante et un brin tendue. La matinée passe vite. Après le repas, il lui reste un peu de temps : son rendez-vous est à 15h. Elle en profite pour appeler Georges : elle ressent tellement le besoin d'être rassurée !

Puis Suzanne enfourche son vélo. Philippe habite au village de Trévol, à huit kilomètres de chez elle. Elle doit traverser toute la ville.

Elle traverse les rues vivantes de son quartier, avec ses maisons aux jardins cultivés et très arborés. Son pouls palpite.

Elle concentre son attention sur les enfants qui jouent dans la rue, car les frontages des maisons débordent sur la rue, effaçant les limites de propriété. Jouera-t-elle bien le rôle de Flora ?

Elle arrive ensuite au centre-ville, un quartier dense d'immeubles et de commerces. Se laissera-t-elle impressionnée par le public ?

Elle longe les îlots maraîchers dans les anciens parcs et jardins, seuls signes de verdure avec les arbres des rues, car les toitures végétalisées se voient peu de la rue. Son esprit revient sur l'entretien.

Elle franchit les boulevards, croise quelques voitures et surtout des bus. Saura-t-elle trouver les mots ?

Elle quitte la ville et découvre maintenant les bords de Loire où tournent les moulins et les engins de forge. Mais va-t-elle avancer dans sa problématique ?

Elle arrive enfin au village qui s'est fait une spécialité de vannerie. A-t-elle bien pris son magnétophone ?

Elle gare son vélo devant la maison de Philippe. La voilà au pied de la montagne. Trouvera-t-elle les réponses qu'elle attend ?

Un homme affable lui ouvre la porte et l'introduit dans le salon. Cet accueil la rassure. Elle serre dans son sac le magnétophone, comme elle éprouverait la solidité d'une corde. La discussion s'engage sur Philippe, son histoire, sa carrière de journaliste, ses souvenirs d'époque.

Après cette marche d'approche, Philippe se lève pour chercher des journaux des années 2000. Il lui propose de les feuilleter pour qu'elle s'imprègne de l'air du temps. Suzanne se réjouit : les journaux sont les vivres de course de tout sociologue !

Au détour d'une page, son regard s'accroche à un classement des lycées au niveau régional. Intriguée, elle interroge le journaliste qui répond qu'à l'époque, chaque parent cherchait le meilleur lieu d'enseignement pour ses enfants. Pourquoi ? s'enquiert Suzanne. Philippe se lance alors dans ses souvenirs. Dans les années 2000, la compétition scolaire était féroce : on élaborait très tôt des stratégies pour les études, afin de garantir à ses enfants une bonne situation plus tard. Cela dénotait une inquiétude, dans le contexte de chômage de masse installé depuis les chocs pétroliers des années 70.

Devant ce paysage inattendu, Suzanne est extrêmement surprise. De nos jours, le classement n'a aucun sens. L'aptitude à s'en sortir dans la vie est davantage liée à la capacité à faire pousser des légumes. Les études et la recherche sont destinées à travailler les compétences communes, tant sur les techniques de culture ou de construction, que sur le développement des compétences anthropologiques nécessaires à notre résilience.

Suzanne sort bouleversée de cet entretien. Sur le chemin du retour, elle remâche ce que vient de lui dire Philippe. Mais au détour du chemin, c'est le déclic : la vue se dégage. Elle comprend ce qui réellement bloquait les gens jusqu'alors. Elle a devant elle le panorama entier.

Elle accélère sur son vélo, toutes enivrée de ce qu'elle a découvert. Dans les années 2000, les gens se vivaient comme des individus autonomes, plus ou moins en compétition les uns avec les autres. Chacun cherchant sa place au soleil : un bon poste quand le chômage rôdait, un pavillon au calme avec jardin quand le reste du cadre de vie se dégradait...

Ce qui reliait les gens entre eux, c'était L'État. Chacun attendait de lui une attitude très paternaliste. Confiant dans la puissance de L'État. Elle dévale la pente avec aisance.

Ils n'avaient pas conscience que, face aux effets du dérèglement climatique et la raréfaction des ressources fossiles et minières, L'État se révélerait bien incapable d'assurer la subsistance à chacun : les fluctuations climatiques sont bien trop fortes et imprévisibles pour assurer un approvisionnement stable. Et avec la perte d'influence de l'Europe, la puissance politique et militaire n'est plus suffisante depuis longtemps pour pallier aux carences de notre organisation nationale. Et ce manque de clairvoyance lui paraît très étrange...

Suzanne poursuit sa réflexion. Par effet miroir, les gens de l'époque paraissent ne pas avoir conscience de la solidarité entre habitants, de sentir à quel point leurs destins sont liés, d'être dans le même bateau, comme le dit l'expression. Tout donne à penser que face aux difficultés, chacun pensait pouvoir tirer son épingle du jeu. Chacun allait alors de ses stratégies individuelles pour se placer en-dehors du péril collectif. Car ils avaient bien conscience du péril collectif, mais voyaient L'État en sauveur.

Arrivée toute essoufflée à la maison, Suzanne s'appuie sur le mur : elle refait mentalement le chemin parcouru depuis les années 2000 : incapacité de L'État, impossible alors de jouer cavalier seul (faire bombance quand les voisins n'ont plus rien à manger). C'est alors que l'idée des concessions s'est imposée, et les mairies ont joué le jeu en attribuant des terrains. Face aux énormes fluctuations climatiques actuelles, les grands champs en monoculture ont été abandonnés et la culture sous couvert végétal s'est imposée comme une évidence.

Enfin elle la tient, sa problématique ! Grâce à cette découverte, Suzanne est sûre de faire une thèse qui marquera les esprits.

Elle lève la tête. Sourit. Mais en montant les marches, elle pense au prochain sommet à franchir : la représentation de dimanche. Trouvera-t-elle le courage de vaincre ses appréhensions ?